

Les origines répressives du capitalisme

par François JARRIGE

L'ouvrage classique de Peter Linebaugh sur les pendus de Londres est enfin traduit en français. Il montre comment au XVIII^e siècle le capitalisme industriel s'est adossé à la justice répressive pour criminaliser un prolétariat attaché à des coutumes jugées dangereuses pour le nouvel ordre social.

À propos de : Peter Linebaugh, *Les pendus de Londres. Crime et société civile au XVIII^e siècle*. Édition préfacée et annotée par Philippe Minard. Trad. de l'anglais par Frédéric Cotton et Elsa Queré. CMDE/Lux, 2018 [1^{ère} édition : *The London Hanged: Crime and Civil Society in the Eighteenth Century*, Allen Lane, The Penguin Press, 1991].

Historien états-unien et marxiste engagé, Peter Linebaugh n'a cessé de militer contre la peine de mort et les ravages du capitalisme, tout en défendant les biens communs comme alternatives au néo-libéralisme¹. Sa trajectoire et son œuvre restent pourtant assez mal connues en France. Traduit une première fois via son travail avec Marcus Rediker sur l'histoire de l'Atlantique révolutionnaire², la publication en français de son premier livre constitue un événement éditorial.

¹ Peter Linebaugh, *Stop, Thief! The Commons, Enclosures, and Resistance*, Oakland: PM Press, 2014.

² Marcus Rediker et Peter Linebaugh, *L'Hydre aux mille têtes. L'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire*, 2000, trad. fr. Christophe Jaquet et Hélène Quiniou, Amsterdam Éditions, 2008.

Fruit d'une collaboration entre deux éditeurs indépendants, Lux éditeur basé au Canada, et le CMDE (collectif des métiers de l'édition) à Toulouse, l'ouvrage éclaire trois questions majeures de l'historiographie du XVIII^e siècle : l'histoire sociale et populaire de Londres, devenue une grande métropole commerciale qui atteint le million d'habitants à la fin du XVIII^e siècle ; l'histoire du crime et de la justice et de ses reconfigurations à l'heure de la répression des communs ; mais aussi celle de l'avènement du capitalisme industriel au moyen d'un arsenal normatif qui remodèle en profondeur les rapports sociaux au travail. Mêlant érudition historique et récits hauts en couleur, à la manière d'Edward Thompson, l'auteur nous plonge au cœur du quotidien des travailleurs londoniens. Il fait revivre ces pendus de Londres, dont il montre qu'ils n'étaient pas des criminels endurcis, mais des travailleurs ordinaires dont les us et coutumes apparaissaient comme une menace pour les élites au pouvoir et les nouvelles logiques d'accumulation.

Un classique de l'histoire sociale

À l'origine, ce livre est une thèse de doctorat soutenue en 1975 à l'université de Warwick en Grande-Bretagne, où E. P. Thompson a créé en 1968 le « Center for the study of social history ». En pleine vague contestataire, ce centre est rapidement devenu un espace de ralliement pour de jeunes historiens soucieux de repenser l'histoire « par en bas ». Après ses travaux sur la formation de la classe ouvrière et le radicalisme politique – ce courant politique anglais revendiquant la démocratisation des institutions et la souveraineté populaire, l'égalité religieuse, l'abolition de l'esclavage, et la réforme sociale – Thompson accompagne toute une série de travaux sur le crime et le fonctionnement de la justice en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle³. Il attire alors une nouvelle génération d'historiens séduits par une histoire engagée et écrite du côté des classes dominées. Il lance notamment une longue enquête sur les braconniers dans laquelle il propose de repenser le rôle du droit dans la société. Dans la perspective de l'histoire sociale, les illégalismes populaires sont d'abord des révélateurs susceptibles d'éclairer des pratiques oubliées ou rendues invisibles. Les émeutes et le vol, le braconnage dans les forêts et la contrebande voyaient en effet s'affronter deux visions du monde : celle du prolétariat urbain et rural d'un côté, celle des grands propriétaires, entrepreneurs manufacturiers et négociants de l'autre. Qu'il

³ Douglas Hay, Peter Linebaugh, John G. Rule, E. P. Thompson et Cal Winslow, *Albion's Fatal Tree: Crime and Society in Eighteenth Century England*, Londres, Allen Lane, 1975.

s'agisse de son travail sur « l'économie morale de la foule » ou sur le *Black Act* qui réprimait le braconnage dans les forêts royales, Thompson n'a cessé de tenter de reconstruire les logiques qui présidaient aux actions populaires, en s'efforçant d'aller au-delà de ce qu'il appelait « l'immense condescendance de la postérité ».

La thèse de Linebaugh est présentée dans ce contexte, avant de paraître dans une version révisée en 1991. Réédité à plusieurs reprises et abondamment discutée comme le rappelle l'historien Philippe Minard dans la précieuse introduction qu'il a rédigée pour la version française, l'ouvrage est depuis devenu un classique de l'historiographie anglo-américaine, alors que les relations de travail et l'invention du salariat moderne ne cessent d'occuper les recherches historiques, mêlant histoire du droit, de l'économie, et des pratiques sociales informelles. De Thompson on retrouve la fougue engagée, même si Linebaugh s'en écarte sur plusieurs points cruciaux.

L'histoire économique et sociale britannique a maintes fois montré comment Londres est devenu un gigantesque entrepôt où s'échangent et se transforment des matières importées du monde entier. Un vaste « prolétariat » s'affaire dans les ateliers, sur les quais ou les chantiers navals. Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, le mot « prolétaire » désigne « les plus pauvres des pauvres » (p. 146), ceux qui effraient les élites. Les coutumes et pratiques de ce peuple travailleur apparaissent en effet de plus en plus contraires à la nouvelle éthique de la propriété, ainsi qu'au besoin d'ordre et de contrôle qui l'accompagne. D'où le durcissement de la répression qui s'observe dans la capitale britannique et que l'auteur étudie en suivant l'essor du capitalisme : d'abord le capitalisme monétaire ou financier, puis « le mercantilisme » fondé sur le commerce, auquel succède le temps des manufactures qui s'achève à « l'ère de la Révolution » avec l'industrialisation et la montée en puissance de la production mécanisée, qui vient parachever le processus, ouvrant le chemin au grand capitalisme industriel du XIX^e siècle.

Répressions

À chaque étape de l'expansion du capitalisme mondial, dont la Grande-Bretagne est un pilier, la répression se durcit contre des pratiques ouvrières et populaires perçues comme autant de freins. Ce sont d'abord les troubles révolutionnaires du XVII^e siècle : de nombreuses revendications sociales et la quête de

nouvelles formes de liberté de la part des travailleurs sont combattues par des offensives moralisatrices et religieuses, mais aussi une justice criminelle qui durcit son arsenal répressif. La législation criminelle se renforce, tout comme les lois sur les pauvres, alors que les *workhouses*, où ils sont enfermés et contraints à un travail forcé, tendent à se généraliser.

L'étude de Linebaugh repose sur le dépouillement des comptes rendus des procès ayant eu lieu à l'Old Bailey, le principal tribunal de la capitale britannique où sont jugés les crimes passibles de la peine de mort. L'auteur y a associé de nombreuses autres sources imprimées et manuscrites, comme les récits de vie publiés par l'aumônier de la prison de Newgate où sont enfermés les condamnés. Grâce à ses recherches, il a reconstitué la biographie de 1242 hommes et femmes pendus entre 1703 et 1772. Même si ce chiffre n'est pas exhaustif, il est assez large pour proposer un portrait-robot des pendus de Londres condamnés pour vols et atteintes à la propriété.

Une part importante des victimes de la potence est composée d'Irlandais et de gens nés hors de Londres : le monde des pendus est plus international que le reste de la population, et beaucoup ont déjà fait l'expérience de la domination dans d'autres territoires. Ces pendus ne sont par ailleurs ni des bandits professionnels, ni des criminels endurcis, mais des travailleurs humbles et ordinaires, des tisserands, cordonniers, charpentiers, qui formaient une « partie intégrante du prolétariat » (p. 133). L'ouvrage propose dès lors une plongée particulièrement vivante et originale dans les mondes du travail de l'une des villes les plus peuplées et actives du monde au XVIII^e siècle.

Rémunérations et avantages en nature

L'arsenal répressif a criminalisé et peu à peu éliminé les rémunérations coutumières en nature et les prélèvements opérés par les travailleurs sur certaines marchandises comme la soie, le bois, le tabac ou le sucre, remplacés par un salaire monétaire après l'adoption de normes redéfinissant en profondeur l'organisation du travail. Linebaugh montre comment cette substitution s'opère grâce à un contrôle accru de la main-d'œuvre et de ses déplacements, des rythmes et des sociabilités de travail, mais aussi des savoir-faire professionnels que les ingénieurs et inventeurs encadrent de plus en plus strictement au moyen de multiples outils. La thèse

fondamentale du livre est que l'essor du capitalisme industriel n'est pas seulement le résultat du développement pacifique du commerce, ou le fruit direct d'une révolution technologique, mais aussi le produit d'une politique de terreur via l'utilisation de la peine capitale comme « instrument de la destruction de l'économie domestique » (p. 497) et des coutumes qui réglaient les relations de travail avant l'essor du salariat.

La question des rémunérations et modes de rétribution de la main-d'œuvre est centrale. Si les quantités et les types de matériaux transportés et transformés dans la capitale britannique peuvent varier selon la conjoncture, dans tous les cas, les chapardages, déchets ou fraudes révèlent l'extraordinaire capacité de résistance du peuple, ses multiples ruses pour subsister en profitant des faiblesses de la surveillance et de l'encadrement. Son approche par les matières transportées et travaillées est particulièrement originale, car elle permet de faire revivre des mondes sociaux disparus, comme ces porteurs de charbon – une matière essentielle à Londres au XVIII^e siècle – qui déploient mille ruses pour détourner le combustible. Linebaugh rappelle aussi le rôle fondamental de la soie, dont les ouvriers forment une part significative des pendus. Chaque phase – le dévidage, le moulinage, le montage puis le tissage final – donne lieu à des chutes de matière qui peuvent faire l'objet de réutilisations ou être réinjectées dans le circuit des matières soyeuses. L'organisation dispersée du travail à travers des chaînes opératoires complexes et les solidarités de métier sont propices au détournement par les producteurs d'une partie de la précieuse matière soyeuse, au grand dam des négociants qui œuvrent à partir du milieu du XVIII^e siècle à requalifier en vol ce qui n'était auparavant qu'une juste rémunération en nature.

La grande originalité de l'étude est donc de lier les transformations du droit et de la justice au développement du capitalisme. Les coutumes du peuple – déjà au cœur du travail d'E. P. Thompson⁴ – sont ici au centre de l'analyse, et la richesse des archives judiciaires permet à l'auteur une plongée rare dans des pratiques et des univers sociaux qui laissent généralement peu de traces. Ainsi apparaît la diversité des coutumes et des tarifs qui réglaient l'organisation du travail avant l'imposition du salariat et de la subordination croissante de la main-d'œuvre. Linebaugh montre les multiples pratiques informelles qui permettaient la survie quotidienne des classes populaires via des rétributions en nature et des négociations incessantes sur les frontières du licite. Il propose ainsi l'une des études d'histoire sociale les plus riches

⁴ Voir Edward P. Thompson, *Les Usages de la coutume. Traditions et résistances populaires en Angleterre (XVIIIe-XIXe siècle)*, trad. de l'anglais par Jean Boutier et Arundhati Virmani, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 2015

sur les mondes du travail londonien, confirmant une fois de plus l'importance des sources judiciaires pour penser les pratiques sociales.

Londres et le Monde

L'historien propose également une histoire globale des formes de criminalités à partir de l'observatoire londonien. Bien plus que l'œuvre d'E. P. Thompson qui demeurerait centrée sur l'Angleterre, celle de Linebaugh se déploie d'emblée à l'échelle globale. La vie économique de la capitale britannique dépend en effet des circulations d'hommes et de matières à grande distance, qu'il s'agisse de la soie déjà mentionnée, du coton, du tabac, du bois, ou du sucre. Une grande part des matières chapardées circule via des navires entre plusieurs continents. C'est pourquoi les matelots, marins et ouvriers des arsenaux et des ports, occupent une place décisive dans une histoire qu'on appellerait peut-être aujourd'hui globale ou transnationale, tant les incessants jeux d'échelle sont importants dans l'analyse. L'auteur montre notamment comment les expériences lointaines des rébellions d'esclaves et des insurrections coloniales, mais aussi les souffrances des marins au long cours, ont pu façonner le prolétariat londonien. Une grande partie de la population londonienne entretient en effet des liens étroits et quotidiens avec ce monde des marins, comme avec d'anciens esclaves. Linebaugh rappelle ainsi l'importance de la communauté afro-américaine de Londres, généralement négligée lorsqu'il s'agit d'étudier l'histoire du radicalisme et du mouvement ouvrier outre-Manche. Citons le cas d'Olaudah Equiano, natif du Nigéria, esclave dans une plantation de sucre à la Barbade puis dans une plantation de tabac de Virginie, avant de devenir « l'un des principaux militants de Londres » (p. 462).

L'ouvrage de Linebaugh a aussi ouvert la voie à de nombreux travaux reliant criminalité, essor de l'État répressif et nouveau capitalisme commercial mondial, à l'image de l'étude récente de Michael Kwass sur la figure du criminel Mandrin au XVIIIe siècle⁵. Kwass prête une grande attention aux circulations globales d'hommes et de matière et aux pratiques contrebandières auxquelles elles ont donné naissance. L'« économie morale » des contrebandiers, les stratégies qu'ils inventent – comme les « ventes forcées » et l'émission de reçus – témoignent d'une économie souterraine, certes illégale, mais aussi capable de susciter la compréhension voire le soutien des

⁵ Michael Kwass, *Louis Mandrin. La mondialisation de la contrebande au siècle des Lumières*, trad. de l'anglais par Dominique Taffin-Jouhaud, Paris, Vendémiaire, 2016.

populations. Face à l'État militaro-fiscal qui tente de contrôler la consommation via des taxes, des monopoles et des prohibitions, Mandrin incarnerait un « capitalisme commercial souterrain » façonné par des pratiques morales et une certaine conception du juste et du licite. La répression de la contrebande, l'un des crimes les plus fortement réprimés dans la France moderne, a ainsi joué un rôle majeur dans l'émergence d'un impitoyable arsenal juridique, comme cette commission extraordinaire de Valence qui condamna finalement Mandrin à être roué en place publique puis exposé à l'entrée de la ville.

Infrastructures et technologies de normalisation

L'ouvrage de Linebaugh propose enfin des éclairages originaux sur les débuts du capitalisme industriel et les nouvelles formes de concentration et d'organisation du travail au moyen d'infrastructures techniques. L'auteur observe que si les premières usines sont d'abord installées loin de Londres, c'est notamment « parce que le refus de la subordination était un trait caractéristique de la main-d'œuvre londonienne » (p. 40), contraignant les capitalistes à s'installer loin de la capitale. Ce type de corrélation s'observe ailleurs et mériterait une enquête approfondie, même si bien d'autres facteurs ont pu jouer dans la localisation des activités productives. En tout cas, c'est bien cette population prolétaire insubordonnée qu'il a fallu contrôler et domestiquer en réorganisant les modes de rémunération, les modalités de surveillance, mais aussi l'équipement productif.

Peter Linebaugh accorde une attention particulière au nouveau contrôle technologique qui se met en place entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle alors que s'engage une nouvelle étape de l'industrialisation. Il rappelle à ce propos l'existence des soulèvements contre les machines dans le milieu populaire londonien, comme en 1768 lorsqu'une scierie à vapeur est détruite près de Deptford. Selon Linebaugh, la mécanisation du travail n'intervient toutefois qu'au terme d'un lent processus de domestication et de redéfinition des opérations productives : « pour introduire la mécanisation de manière satisfaisante, une révolution dans le processus de production devait d'abord avoir lieu » (p. 445). Enquêtant sur le travail dans les arsenaux, il montre ainsi comment l'apparition de grandes scieries à vapeur joue un rôle déterminant dans la suppression des copeaux et la disparition de l'ancienne « république du Bois », avec ses mystères, ses modes d'existence originaux et ses

circuits d'échange. Plus généralement, face à « l'oisiveté », à « l'insubordination » et à la « malhonnêteté » endémique des classes laborieuses, les « solutions technologiques » (p. 205) s'affirment comme une réponse adéquate, qui contribue à orienter les investissements productifs.

L'invention du salariat et de modes d'organisation du travail standardisés a donc constitué un prélude au déploiement du capitalisme industriel via son appareillage technologique. Cette analyse centrée sur les débuts de l'âge industriel rappelle les enquêtes menées à la même époque aux États-Unis par David Noble, lorsque les discours managériaux, la mondialisation économique et les mutations technologiques remodelent à nouveau les mondes du travail. Noble proposait une ambitieuse histoire de l'industrie des machines-outils à commande numérique dans l'après-guerre et les enjeux sociopolitiques que soulevait ce qu'on appelait alors l'automatisation. Il montrait notamment son rôle dans l'affaiblissement des syndicats après 1945, et comment les nouveaux procédés visaient moins à améliorer l'efficacité de la production qu'à normaliser le travail en transférant le pouvoir des ouvriers qualifiés aux employés en col blanc⁶.

À l'heure où un nouveau « libéralisme autoritaire » apparaît dans la foulée de la « crise de gouvernabilité » des années 1970, qui a vu renaître comme l'a montré Grégoire Chamayou le spectre d'une société ingouvernable⁷, l'étude de Peter Linebaugh permet de replonger dans les origines répressives et autoritaires du capitalisme moderne. Tandis que le salariat se redéfinit aujourd'hui à la faveur des crises des régulations et des anciennes institutions protectrices, qu'un nouveau milieu technologique s'installe avec le numérique, parallèlement à la circulation toujours plus poussée des marchandises, l'auteur offre un jalon essentiel pour penser les liens entre les luttes et pratiques populaires et la genèse d'un nouvel ordre économique qui fut aussi un nouvel ordre disciplinaire.

Publié dans laviedesidees.fr le 15 avril 2019

⁶ David Noble, *Forces of Production; A Social History of Industrial Automation*, New York, Knopf, 1984.

⁷ Grégoire Chamayou, *La société ingouvernable. Une généalogie du libéralisme autoritaire*, La Fabrique, 2018.